

C'est à dire

B. P. et Serge Allard

Numéro 26, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21954ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

P., B. & Allard, S. (1985). C'est à dire. *24 images*, (26), 4-5.

À PROPOS DU RAPPORT DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DU CINÉMA SUR L'EXPLOITATION-CINÉMATOGRAPHIQUE AU QUÉBEC DE 1974 À 1985

La Société générale du Cinéma a récemment publié les données d'une étude portant sur l'exploitation cinématographique (cinémas, ciné-parcs). Ce travail, réalisé très sérieusement par Michel Houle, mérite quelques commentaires quant à ses conclusions. La presse ne s'est pas privée d'y aller de ses petits couplets; c'est pourquoi nous nous contenterons d'indiquer seulement les quelques points qui, selon nous, n'ont pas été touchés.

1° *La chute du nombre de salles.* Évidemment, tout le monde se réjouirait si le phénomène était définitivement enrayeré. Mais, à y regarder de plus près, la situation, qui est sérieuse, n'est pas si dramatique. En effet, au moment où le nombre de salles par habitant diminue, le nombre d'écrans, lui, reste sensiblement le même. Par exemple, de 1974 à 1985, on a une diminution du nombre des salles de l'ordre de 40%, mais aussi une augmentation du nombre d'écrans de l'ordre de 12% (et une diminution du nombre de fauteuils disponibles de 30%). On doit donc en conclure que, chose paradoxale, le spectateur a la chance de voir plus de films qu'au temps où il y avait plus de salles (il y a moins de sièges pour asseoir son arrière-train, mais il y a plus d'écrans pour satisfaire l'œil avide!). À quoi est dû ce phénomène? Certainement au processus d'urbanisation qui, depuis 15 ans, a touché presque toutes les régions du Québec. Au lieu de se lamenter sur la disparition des salles, on devrait d'abord observer l'accroissement de la concentration urbaine (et la diminution de la dispersion démographique) et admettre que le même phénomène s'est produit au niveau de l'entreprise cinématographique. Qu'à cela se soit ajoutée l'influence de la télévision est fort probable. Mais avant de conclure trop vite, on pourrait peut-être se demander si le développement du télévisuel n'est pas dû lui aussi aux changements structurels qui ont affecté la société. Il est difficile, à l'heure actuelle, de préjuger de l'avenir: rien ne nous porte à croire que la situation s'améliorera ou se détériorera. Les chiffres fournis par cette enquête sont d'excellents indices, mais ne nous permettent pas d'aboutir à une synthèse suffisante. Tout au plus pouvons-nous augurer d'un avenir pas très rose.

2° *En ce qui concerne la baisse de fréquentation.*

a) Il faut observer que, pour l'instant, l'influence de la vidéo est quasiment nulle (ce qui ne veut pas dire qu'elle le restera). En est la preuve le fait que le pourcentage de baisse affectant le cinéma est beaucoup plus que proportionnel à l'augmen-



tation du pourcentage des vidéos achetées ou louées. Comme l'indique très bien le rapport, nous ne possédons aucun chiffre présentement qui puisse nous autoriser à tirer quelque conclusion;

b) il faut faire remarquer que le déclin démographique doit être nécessairement un des éléments qui contribuent au ralentissement de la fréquentation des salles de cinéma. Néanmoins, ce facteur externe n'est pas totalement sûr, surtout en l'absence de corrélations statistiques.

3° *L'influence des versions anglaises sur la baisse de fréquentation des salles de cinéma. Une stupidité.*

a) Premièrement, la clientèle s'est modifiée.

D'une part, les salles sont surtout fréquentées par des jeunes qui ont moins de 25 ans. Les sondages les plus récents aux États-Unis, en France, au Québec, confirment cet état de chose (jusqu'à 65%, selon certains chiffres).

D'autre part, sous l'influence de la loi 101, la connaissance de l'anglais par les jeunes a fort diminué, si bien qu'il leur est de plus en plus impossible d'assister à une projection unilingue (anglaise). Et cela ne va pas en s'améliorant. (Il faudrait être aveugle pour ne pas s'en apercevoir. Il y a 10 ans, dans un Cégep ou une Université, on pouvait encore faire lire un texte en anglais. Aujourd'hui, c'est tout à fait impossible.) Bien sûr, beaucoup de jeunes écoutent la musique *rock* en anglais, mais il serait naïf de croire qu'ils ont pour cela une connaissance suffisante de la seconde langue (d'autant plus que cet anglais-là est, la plupart du temps, fort rudimentaire).

Dernier élément: les spectateurs sont de plus en plus habitués à regarder, à la télévision, des feuilletons en français. Il ne fait pas de doute que cela exerce une influence au niveau de la *motivation*. (Qui va se déranger pour aller voir un film qu'il risque de ne pas comprendre, quand il a un feuilleton en français à portée de la main?!)

Première conclusion: *une augmentation des versions anglaises unilingues ou le maintien d'un pourcentage fort élevé (70%) entraîne nécessairement une diminution de la fréquentation des salles. (Comment des gens intelligents ne comprennent-ils pas cela?)*

b) Si on suivait le raisonnement absurde de Nicole Boisvert, P.D.G. de la Société générale (voir *La Presse* du 17 août 1985), on devrait inciter les distributeurs à sortir de plus en plus de films en anglais. Ce qui est vraiment un comble et une contradiction. Madame Boisvert, de toute évidence, a du mal d'interpréter les statistiques ou, en tout cas, ne les voit qu'à travers un prisme fort déformant. Que constatons-nous en examinant les chiffres? *Apparemment*, que la baisse de fréquentation tend à être plus accentuée là où l'on passe de plus en plus de films en anglais.

Première remarque: ne pas confondre baisse et augmentation! Un ralentissement d'une diminution n'est jamais une augmentation! C'est tout de même assez élémentaire!

Deuxième remarque: là où l'augmentation des projections en anglais est la plus élevée, c'est l'Estrie, avec + 265%. Or la diminution de fréquentation de cette région est de 37% (chiffre très élevé); alors qu'à Montréal où il y a seulement



une augmentation de l'anglais de 57%, la diminution n'est que de 18%. On voit à quel point certaines conclusions peuvent être hasardeuses!

Troisième remarque: pour le reste du Québec où la proportion d'anglophones est de 1%, le pourcentage de projections unilingues anglaises est très faible (1%) et la chute de la fréquentation vertigineuse. En réalité, on peut se demander si ce phénomène ne serait pas inversé advenant le fait que les films en primeur sortiraient en français. Le succès d'un ciné-club comme le *Ciné-Campus* de Trois-Rivières (où ne passent que des films récents en français) le laisse supposer.

Quatrième remarque: avant de tirer des conclusions rapides, il faudrait peut-être examiner les chiffres d'un peu plus près. Ainsi, on pourrait s'apercevoir que l'évolution décrite par le rapport, et proclamée bien haut par certains média, est très récente. Par exemple, de 1975 à 1980, l'augmentation des projections en anglais dans l'Outaouais passe de 22 à 32%; ce n'est que depuis 1981 ou 82 que le saut est brusque: trois ans, c'est quand même un peu bref pour parler d'une tendance à travers tout un pays.

Ce qui apparaît par contre avec netteté, c'est qu'il y a une corrélation entre le bassin de population anglophone et la fréquentation des films unilingues (anglais). Chacun sait que l'Outaouais dispose d'un marché anglophone très large, notamment avec la présence des habitants de la capitale fédérale (Ottawa). Que le fait d'y passer des primeurs en anglais y joue un rôle déterminant ne fait pas de doute. Montréal, quant à elle, est une ville dont la population a longtemps été habituée à une programmation unilingue.

Il est tout de même assez amusant de constater que le pourcentage de baisse de fréquentation (- 18%) correspond exactement à la différence entre d'une part le pourcentage de projection en anglais (53%) et d'autre part la proportion d'anglophones. Qu'en conclut Madame Boisvert? Le seul cas qui mérite l'attention est la ville de Québec. En 10 ans, on est passé de 4% à 13% de projections unilingues. Il faudrait vérifier s'il s'agit là d'un phénomène récent, et surtout quels sont les chiffres absolus (113% du chiffre 10, cela ne fait jamais que 11!). Il faudrait également connaître le taux d'assiduité.

Conclusion: contrairement à ce que prétend le rapport de la Société générale de Cinéma, et à ce qu'affirme sa Présidente, je soutiens que, toute chose égale, la fréquentation des salles (tout au moins à moyen terme) augmentera au fur et à mesure que nous disposerons de copies françaises récentes, sous-titrées ou post-synchronisées. — B.P.

À PROPOS D'ÉQUINOXE D'ARTHUR LAMOTHE

Après s'être brillamment distingué au moyen de ses sensibles chroniques sur les Indiens du Nord-Ouest québécois, Arthur Lamothe renoue avec le long métrage de fiction longtemps après *La neige a fondu sur la Manicouagan* (1965) et *Poussières sur la ville* (1967).

Bien avant sa sortie, *Équinoxe* affiche déjà (prématurément) bon nombre de particularités séduisantes. Presque essentiellement en extérieurs, le tournage aura été fertile en accidents et événements dramatiques susceptibles d'alimenter à satiété l'abondante couverture de presse

dont il a été l'objet. En contre-partie, le hasard a voulu qu'au mois d'août, la nature soit très généreuse pour le splendide delta de Sorel. Et quel décor cela fait! D'un bucolisme saisissant, tellement imposant que le réalisateur nous avouera avoir adapté son scénario pour le mouler aux exigences de ces lagunes, îles et cheneaux, presque devenus le support primordial de l'exercice lyrique anticipé. Un homme à la cinquantaine gailarde, en compagnie de sa petite fille de 12 ans (ils sont là les nouveaux rapports...), entame un pèlerinage sur les lieux des événements qui auront marqué son tragique destin. Un 21 juin long et intense marqué par l'opposition entre *douceur* et *violence*, *soif* de vengeance et *besoin* de tendresse.

En effet, le thème est propice à la satisfaction des ambitions du réalisateur: un conte mystique et poétique. Mais le projet est ambitieux, et même si la production peut compter sur des comédiens éblouissants (la superbe Ariane Frédérique, Marthe Mercure, André Melançon, Luc Proulx, Marcel sabourin) et une équipe technique au comportement singulièrement jubilatoire (Guy Dufaux à la photo, Yvon Benoît au son, Franco Lamontagne, etc.), il est rare que pareil objectif soit atteint. Trêve de scepticisme. À l'époque où les escaliers et métros peuvent offrir autant, ce que nous avons pu voir, à l'occasion d'une brève visite, permet d'espérer énormément. — Serge Allard.